

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Walter Lowenfels, : L'Exigence de notre temps Poésie et Révolution, Montréal, Réédition-Québec, 1971, 96 p.

par Gilles Girard

Études littéraires, vol. 5, n° 1, 1972, p. 150-152.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500232ar>

DOI: 10.7202/500232ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

que chacun se pose aujourd'hui sur l'application des recherches récentes à l'étude d'un texte particulier.

Francine DUGAST

Université de
Haute Bretagne

□ □ □

Walter LOWENFELS, *L'Exigence de notre temps : Poésie et Révolution*, Montréal, Réédition-Québec, 1971, 96 p.

Tant que la chasse aux sorcières et le McArthysme ne seront pas démodés, il fera bon d'entendre une voix qui en fut victime. Les cachots, celui où séjourna Candide « pour avoir écouté avec un air d'approbation », celui de Pennsylvanie où fut jeté Lowenfels pour avoir écrit un poème à caractère insurrectionnel et ceux de la rue Parthenais ont tous la même odeur. Aussi la maison Réédition-Québec fut-elle bien inspirée en traduisant et en lançant sur le marché québécois actuel *Poésie et Révolution* du poète et essayiste américain Walter Lowenfels.

Ce n'est pas l'amitié de cet écrivain avec le Henry Miller des années 30 à Paris ni ses premiers livres (*Apollinaire, Elegy for D.H. Lawrence* ou *The Suicide*) qui le définissent le mieux, mais son militantisme radical incarné dans ses œuvres de maturité (*Song of Peace, Some Deaths, Thou Shalt not Overkill, The Prisoners, The Poetry of My Politics*) et son zèle unique à éditer des œuvres de poètes noirs et de Chicanos (*Where is Vietnam ? ... The Writing on the Wall ... In the Time of Revolution ...*).

Lowenfels parle de la poésie en poète. Son approche est surtout

intuitive et impressionniste mais ses élans traduisent parfois plus pleinement le courant vital de la poésie que les formules académiques de certains critiques, et ce, malgré la virtuosité déployée dans leur démarche et la complexité de la grille utilisée. Cette prise de position ne légitime pas pour autant une condamnation injuste et sans appel de la critique savante et de « Monsieur le Chercheur » qui veut « conserver ce premier baiser [le poème] dans le formol des rayons d'une bibliothèque » (p. 49). Ce qui est vrai d'une certaine critique navrante à force de naïvetés et de lieux communs, ne l'est certes pas des critiques dont l'acuité du coup d'œil, la rigueur dans la démonstration et la plasticité du style en font des créateurs d'un niveau autrement supérieur à celui de qui s'improvise trop rapidement poète ou romancier. Le ton rageur et scandalisé de la critique de Lowenfels a du moins le mérite de faire éclater les clichés, de faire redécouvrir la saveur originelle des mots. Cette critique de créateur possède les beautés de ses irrégularités, de ses découvertes inopinées mais aussi les faiblesses de son improvisation, et elle nous vaut d'étranges théories sociologiques mal assimilées ; par exemple, Lowenfels établit sans plus de nuances un rapport immédiat entre le sol et la poésie : « Je suis d'avis que le sol, considéré du point de vue géologico-social, rend compte de ce que nous faisons aujourd'hui du langage et des formes » (p. 54). On s'expliquerait mal à partir de cette schématisation grossière les différences entre les styles de Jacques Ferron et de Michel Tremblay.

Le plaidoyer de Lowenfels en faveur d'une poésie simple,

populaire, où « chacun de nous [...] est poète » (p. 19), si alléchant soit-il demeure toutefois inquiétant. L'art populaire ne devrait jamais signifier l'art au rabais sous le fallacieux prétexte de rejoindre toutes les classes sociales ; et les arguments de Lowenfels pour défendre le *slang* ne vaudront jamais pour le « joual » qui charrie avec lui les déceptions et les complexes des Québécois. L'art mis en solde n'a jamais désaliéné personne et le souci de démocratisation de la culture n'autorise pas la facilité et l'art en kit.

Partisan d'une poésie populaire, Lowenfels s'insurge cependant contre la poésie-tartine et son livre est au fond une invitation pressante à franchir, sur les plans politique et artistique qu'il identifie, l'immense pas qui sépare le frisson, fût-il métaphysique, du geste concret. L'art pour l'art « aujourd'hui, prend un aspect suicidaire : c'est se trancher la gorge avec des mots pour connaître une union momentanée avec la totalité. Mais celle-ci existe sur le papier et pas ailleurs » (p. 21). Pour aller au-delà des mots, il ne suffit plus de chanter les roses de Ronsard et de murmurer la chanson douce de Verlaine, il faut plutôt découvrir les fleurs de macadam, exhumer l'âme qui étouffe sous le béton, et surtout cesser de répondre aux coups de matraques par des mignardises et des sentiments cucul la praline. Et la solution est politique ; l'antidote au capitalisme existe même s'il ne constitue pas une fin en soi : « le but de vivre n'est pas le socialisme ; c'est vivre qui est le but du socialisme » (p. 50). Lowenfels frappe juste lorsqu'il vitupère « la vieillesse délinquante à la tête [...] de Washington et d'autres ghettos » (p. 90) mais sa

critique porte à faux lorsqu'elle adhère implicitement au grand principe artistique maoïste : « La littérature et l'art sont subordonnés à la politique ¹ ». Les arts et les bons sentiments font souvent mauvais ménage. Lowenfels se corrige lui-même dans une « Lettre de prison » : « De Mozart, nous attendons qu'il achève son *Requiem* sur son lit de mort. De Beethoven, nous exigeons la musique de sa surdité. D'un poète, nous voulons des poèmes, où qu'il se trouve. Nous voulons être transportés et non persuadés » (p. 93).

Cette poésie populaire et engagée ne saurait s'accommoder d'une langue surannée ; elle doit coller en transparence à la vie sociale actuelle, en épouser tous les spasmes, l'exprimer avec des mots renouvelés : « le mot scientifique, net, neuf, tissé dans l'étoffe du poème, si discrètement que le lecteur ne ressent rien que la pulsation du présent. L'épreuve du langage poétique est qu'il frémit aujourd'hui dans le sillage électronique... » (p. 67). Et pourquoi la poésie ne se redonnerait-elle pas le visage nouveau que Robbe-Grillet, Stockhausen et Bérard ont donné au roman, à la musique et à la danse ? « Toutes nos émotions sont différentes en soixante-dix à cause des événements d'Hiroshima. Les mots ne sont plus les mêmes quand le Strontium-90 infeste l'air » (p. 44).

L'auteur a la manie de la formule outrancière, du gargarisme verbal où les mots se vident à force d'ingéniosité, se dessèchent à force d'être pressurés pour qu'en soit extraite toute l'aigreur possible. Les phrases baignent trop souvent dans ce lyrisme moite où la

¹ Mao Tsé-Toung, *Interventions aux causeries sur la littérature et l'art à Yenan*, Pékin, Éditions en langues étrangères, 1965, p. 30.

pléthore et la bouffissure veulent forcer l'adhésion de la conscience. Il y a une démagogie bien involontaire dans cette forme d'éloquence farcie de trémolos, où les mots bien chauds susurrent trop onctueusement les bons sentiments ; on est toujours un peu rasant lorsqu'on est trop systématiquement du côté du bon droit. Lowenfels a le style pontifiant et prophétique du Saint-Exupéry de *Citadelle* sans avoir le souffle épique de Zarathoustra. Son goût excessif pour la phrase lapidaire nous vaut de pompeux apophtegmes qui frôlent la balourdise ou la banalité : « en poésie, un lecteur est un miracle. Deux, un mouvement de masse » (p. 83). Ce faux style cornélien dans ce qu'il a de plus pompier rejoint même parfois la phraséologie « tigre de papier » des journaux macoïstes : « dans le domaine de la poésie, la plupart des libéraux blancs ont une peau de requin » (p. 32). Ce ton inspiré et emphatique, ces éternelles trompettes trop impératives pour proclamer des truismes (ex. p. 63) lassent à la fin.

Ce petit livre polémique écrit à la va comme je te pousse, anthologie de courts articles et de réflexions données en vrac, fait jardin anglais, geyser islandais et « beau désordre » rimbaldeen. Malgré les fausses notes de son style pétaradant, il donne quand même un sacré coup de cravache à la conscience qui le prend au sérieux, ne s'en tire pas trop facilement par une pirouette ironique, et en retient l'exigeante leçon pour notre littérature : « La seule tragédie, c'est de ne pas vivre l'accomplissement de son temps » (p. 95).

Gilles GIRARD

Université Laval

□ □ □

Philip STRATFORD, **Marie-Claire Blais**, Toronto, Forum House, 1971, 70 p.

Toronto est en ligne, Forum House s'adonne au multiplex. CANADIAN Writers & their Works : Philip Stratford se met à l'écoute du QUÉBEC.

Dans une brochure de soixante-dix pages (\$1.00), il présente Marie-Claire Blais au grand public anglophone. Les éditeurs québécois, timides ou timorés, n'ont encore rien offert de tel à leurs lecteurs¹.

Six chapitres alertes traitent des œuvres (jusqu'à *Vivre ! Vivre !*) dans l'ordre chronologique de publication ; l'auteur espère ainsi éviter le « harnachement critique ». Avant, une courte préface rappelant les grandes lignes de la vie de M.-C. Blais, réunit de maigres bribes éparses dans journaux et revues : noter les auteurs aimés et les nombreuses lectures. Après, un épilogue sous le signe du point de suspension, suivi de quelques pages d'orientation bibliographique.

Le respect que manifeste P. Stratford à l'égard de la jeune carrière de l'écrivain séduit. Comment juger sans appel alors que le rythme personnel est à peine trouvé ? Impossible de présenter autre chose qu'une « introduction », tant la suite promet. Aussi conviendra-t-il de ne blâmer *le Jour est noir* ou *les Voyageurs sacrés* qu'avec circonspection et courtoisie, en opposant les réussites aux échecs. Mais comparer les dialogues de *l'Invraisemblable Instant* à ceux d'un méchant

¹ Une étude sur *Une saison dans la vie d'Emmanuel* est toutefois pour paraître aux Presses de l'Université de Montréal.